

Je t'écris d'un rêve

Laure Morali

Number 150, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morali, L. (2017). Je t'écris d'un rêve. *Les écrits*, (150), 25–32.

LAURE MORALI

Je t'écris d'un rêve¹

Je t'écris d'un rêve où je ne suis plus et pourtant reliée à lui par je ne sais quelles fibres tirées de la vague et des ailes des oiseaux, les mouettes tridactyles, les huîtres-pies, les goélands argentés, les aigrettes, les bernaches, les hirondelles de mer, les sternes, une aile immense, invisible. Le souffle des vagues calquait notre respiration à celle de la lune. Les mimosas en fleurs saupoudraient les plages. Les longues tiges des roses trémières caressaient les volets. J'avais une île, une chienne et des oiseaux. J'avais un pacte avec l'île et pour témoin cette chienne que mon grand-père plaçait au niveau de Bouddha. Il s'appelait Jean et nous regardait sans nous voir, comme si nos corps étaient transparents. Il aimait les scintillements du mica qu'on sépare en lamelles entre les doigts, l'odeur de la peinture à l'huile, la compagnie des étoiles. Chaque coquillage représentait le monde. Chaque grain de sable portait l'univers. Il n'y avait que cette puissance d'être empruntée aux anciens calligraphes chinois. Jean me demandait de voir la forêt comme un arbre la voit et les humains comme les chiens les flairent. Il était savant et sauvage. Il n'aimait pas trop me voir partir et m'envoyait des lettres énigmatiques pour me ramener à l'essentiel : « Chaque individu participe de l'énergie qui

1. Texte écrit lors d'une résidence d'écriture à la Maison de la Littérature à Québec en 2016.

anime les galaxies. On oublie le vent, sa parole depuis, mais il sait tant de choses. Le vent ne meurt jamais. Il se repose, repart, se déploie. Les arbres n'oublient rien.»

J'avais choisi la route et pourtant la mer, dans le feu des saisons, me ramenait toujours au port. Elle dessinait un parcours d'éternelles premières fois, des ondes minuscules auxquelles j'appartenais avec ma soif. L'eau était aube tout entière, j'éprouvais sa force et m'y jetais. Tout était esprit. La lumière allongée dans l'eau devenait palpable. Je me sentais vieille d'une joie parfumée de prières au son sourd de mes pas sur le banc de sable encore humide de mer et au vol de trois bernaches surgissant de l'Est avec un bruit de flûte de Pan où passe le vent creux, deux, trois fois; ce genre d'augure qu'on ne peut ignorer quand on a grandi dans une baie si vaste, entièrement découverte à marée basse, que le croisement de deux routes ne peut être un hasard. Je vivais un rêve solitaire auquel il pouvait arriver, en des moments de grâce, de ressembler à celui d'un autre.

J'allais à l'île. Un instinct farouche me guidait : me fondre au paysage jusqu'aux couches les plus profondes du sol, là où les derniers vestiges d'un sanctuaire persistent à émettre les signaux d'une époque fratricide. L'intuition qu'ici nous avions déjà vécu avec des rituels qui savaient dessiner l'ordre des planètes et le souffle de la terre d'un seul trait. Je cherchais des preuves d'un temps où les jumeaux pouvaient s'aimer comme un arc et sa flèche. Aller à l'île et, au fond d'elle, à l'îlot, le dernier à vibrer, au beau milieu des rochers, d'herbes maintes fois courbées sous l'affaissement des corps abandonnés au coup voué à infléchir la bienveillance des dieux.

Le reflet bleu et humide de ses ailes invisibles, ce jour d'enfance lumineuse au calme galop des chevaux dans la grève, ainsi qu'une vague recule à leur rythme, grande marée de

décembre, il est arrivé avec son exil sur la plage, son long manteau engloutissant les vents, je l'ai vu de loin, la plage était vide, fonçant sur sa proie, les yeux, deux trous noirs, et moi, prête à me donner à ce gouffre, une ancestrale habitude de sacrifiée, comme si des dieux se cachaient dans les hommes, ce n'est pas juste, le grand vertige que ça m'a fait de me laisser à mon tour engloutir tandis que son regard m'absorbait de la bouche des vagues sous un ciel gris charbon. La mer devenait plus émeraude encore et le sable, couleur bronze. Tout était là, comme dans un film, pour me faire plonger directement dans le puits des amours anthropophages. Lui, quinze ans de plus, un visage de dieu grec, d'ailleurs il était grec par son père. Nous avons marché main dans la main sur le sable qui s'envolait. La mer grossissait, enflait, éclaboussait les rochers érodés par leur travail incessant de grandes langues. Basculement de marée. Ça ne dure pas longtemps la musique de bande originale de film à la Lelouche sur la plage avec les mouettes, le chien qui court, la voiture fonçant sur la digue. Si le décor était là, parfait, en cette Bretagne d'arrière-saison où tout peut arriver, les plus belles rencontres comme les pires, les corps eux s'éloignaient déjà l'un de l'autre à peine enlacés, comme la vague se défait du rocher, il y a des séparations inscrites dans les premières secondes, le regard, intense, qui se déplace de côté sous le coup de la lueur qu'il reçoit, tant d'espoir, tant d'offrande... La tempête était calme comme un grand amour qui chavire à la mer. Toujours à refaire: ces pas l'un vers l'autre, cette danse défaite à peine esquissée entre deux vagues, deux débris de lumière. Que construire quand on se sent liquide? Qu'inventer de durable pour tenir tête à l'effacement? Toute cette fureur destinée à fondre. Les vagues coulaient transparentes du ciel solide, dire qu'il est le ciel, le nid des dieux sur l'île, absorbée par le temps qui rêve. Les nuages dessinaient des augures que nous lirions en chemin

vers le temple; d'autres viendraient y jeter des pièces en offrande, et je leur vendrais leur futur, à la transpiration de mon corps encore humide de ta semence sacrée. Regarde comme la mer se retire, laisse voir la blessure du rocher au coup de hache des siècles, laisse entendre la voix de l'orage, la pluie lumière, testament de la pierre depuis mes premiers pas, regarde comme nous n'irons pas loin nous deux, avec cette blessure d'île qui nous déchire l'amour en une seule coulée d'aube à l'arrière du crâne.

C'est toujours la même plage à différents moments de ma vie, de nos vies regardées à travers une seule coupe franche dans l'épaisseur d'une île, à laquelle on se rend à pied à marée basse, en bateau à marée haute. C'est toujours la même plage. C'est toujours la même île. C'est toujours la même femme, donnée aux vents, aux dieux, aux hommes. C'est toujours le même cri. Ce n'est pas toujours le même ciel avec ses nuages. Ce n'est pas toujours le même homme, mais ce sont les mêmes dieux. Des événements sont inscrits dans la roche. Le temps s'est replié dans la pierre. Quand elle s'érode, il s'en évade des rencontres, des unions, des séparations destinées à se répéter à travers le temps. Les lieux détiennent une mémoire que l'enfance absorbe.

Sur le dernier îlot de l'archipel des Haches, une archéologue balayait à l'aide d'un pinceau une poussière de coquillages pétrifiés, bleu mauve très pâle, blanche craie. Les os de trois squelettes parfaitement conservés grâce au dépôt coquillier apparaissaient au creux de la roche: trois femmes de générations différentes, vraisemblablement de même lignée, enterrées tête bêche dans une seule sépulture aux alentours de l'an 0 – l'éclat outremer d'un bracelet à l'os du poignet. Cinquante Vénus anadyomènes en terre cuite. Seize Déesses-mères, dont une allaitant deux jumeaux, les ont recouvertes en l'an 100. Bronze.

Nacre. Verre. La nuit nous enchevêtrait parmi les rochers, la lumière des vents et le sang du monde. Grenat. Parmi nous, l'invisible tombait. Une nuit, un jour, une fleur, une pièce de monnaie gauloise, puis romaine. Le cliquetis du métal sur le rocher, cet éclat. Ah, quel vœu exaucer? L'archéologue triait des pièces de monnaie jetées sur les sépultures jusqu'à l'époque claudienne. Couleur terre, rubéfiées d'oxydation ou de sang, chauffées par les braises d'un foyer rituel où s'inventaient les cendres de divinations ignées – os d'oiseaux, de corbeaux, de coqs, omoplates de cerfs. En qui l'espoir était-il mis dans cet hémicycle au plancher de coquillages blanchis et au préau de *tegulae*? Par quel dieu, quelle déesse, par quelle éclosion voyait-on? J'étais devenue cette liquide blessure d'un sang étranger qui me battait aux tempes, l'invisible lumière et rocher, poudre de nacre. Le sol plongé dans la terre du ciel. Les oiseaux engrangés par les forces barbares. Mon sentiment d'existence battait au vent. Grande forêt qu'inventaient les dieux pour nous forcer à vivre. Nous avions des luttes premières que désirait le destin. Forêt – Fleuve – Naissance. Nous étions engagées dans l'Amour. Un ciel coquillage couvrait notre vie. Par quel oracle pétrifier l'événement avec les rêves, avec les tempêtes? Îles brutes battues par les vagues. L'Aube qu'on invoque à coup de blessures. Nous solidifions nos temples à grandes percées de coquillages déversés pour mieux voir et mieux vivre. Pays d'herbes rases qu'un dieu adorait. Apollon hyperboréen au pays de sa mère, Leto, la Douce. Nord-ouest au vent souple, hachuré par les rochers bordant l'Occident, lentes percées de lumière creusées par ce dieu voyageur dont l'exil était un nid. Coiffées de trois rangées d'étoiles, les yeux ourlés en amande, le nez fin : six divinités à gaine de type *hextugenos* en argile cuite blanchie.

Je t'écris d'un rêve, au bout du monde, là où les vagues ensevelissent les dernières traces de notre foi en la lumière et

en la femme traductrice de la lumière. Un chemin creux dans lequel descendre pour voir au-delà ce qui scintillait. Nous étions le sable et le vent. Nous étions coquillages. Transparence patinée de cercles en pâte de verre autour de nos bras. Nous vivions d'offrandes, de prières et de poèmes, paroles d'un dieu qui nous traversait dans la mer quand nos corps transis de froid reconnaissaient la brûlure du soleil. J'étais le fruit du soleil nageant nu à l'aube pour qu'il me couvre de paroles ivres de sel et gorgées de lumière. Je partageais des nids de joncs avec les sternes et les mouettes tridactyles. Je connaissais les moindres vibrations de leurs ailes, toutes les nuances de leur cri. Les teintes diluées du sable à l'eau montante et ses troubles issus du ciel. Je faisais corps avec la baie et ce que je lisais en elle, d'autres le liraient en moi quand ils voudraient m'arracher l'oracle.

Nous étions trois sœurs choisies pour lire le vent, deviner la pluie, diriger les marins astronomes géographes qui vénéraient les sources et nous imploraient de les aider à continuer à s'abreuver d'eau claire, comme des enfants accrochés aux mamelles de la terre, dans leur bateau de mer. Druides. Rien ne présageait que nous allions mourir le même jour. Cruelle vanité de ceux qui meurent et pensent qu'il faut infléchir la mort, sacrifier des vies, pour plaire à ceux qui ne meurent pas. Ils ont pensé à oindre nos cheveux d'huile dorée transportée en amphores. Ils ont pensé aux couleurs bleues et bronze de nos bracelets. Ils ont oublié de couler la lumière dans les moules de terre à l'image de celui dont nous connaissions intimement la brillance, le Très Brillant, celui qui chante. Ils nous ont pris notre vie pour pacifier la nuit, le soleil qui venait à manquer. « Animal Terre divin que le Soleil nourrit de son feu, bois aux offrandes enflammées de celle qui nourrit le Python. Elle a un dieu en elle. »

La marée montait avec ses vagues. La force sublime s'enfonçait au fond des grottes. Chaque instant brut naissait de la mer et s'écartelait jusqu'à geindre en touchant terre. Dans l'îlot, puissamment, les courants des marées avaient mêlé les strates jusqu'à rendre égaux les déesses et les dieux quelle que soit leur provenance. La Déesse-Mère et Celui qui apporte la lumière n'avaient qu'un seul et même nom, Argile blanche. En ce temps où Apollon était humain et où Pythagore était un dieu, nul ne doutait que la Pythie puisse voir le jour aux frontières occidentales et septentrionales de la Gaule. Là où le soleil décline avec les marées jusqu'au solstice d'hiver, des femmes ont guidé, jusqu'au II^e siècle, des savants qu'on appelait aussi des druides – « ceux qui possèdent la connaissance dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus vivant. » Un lien d'or presque invisible se dessinait des eaux émeraude de l'Armorique à celles bleu profond du golfe de Corinthe.

À la lisière de la mer et du ciel, aux confins du Monde, là où le soleil finit sa course et se jette dans le vide, là où les marins se lient aux femmes sacrées invoquant Borée, Belenos, Bellisama, à l'extrême ouest du continent jusqu'au bleu éternel qui nous peint, la Grande Déesse s'étale en îles. Je reviens tous les dix-neuf ans me reposer sous les herbes molles au parfum de fièvre. Les algues de mon âme scintillent. On m'appelle Lumière, Phoïbos, enfant du Soleil, le Brillant, esprit de l'Aube et autres noms barbares que mon cœur sait étreindre.

Après avoir mis les pieds dans le sanctuaire des Haches, nous n'étions plus les mêmes. Nous avons vu les ossements de nos ancêtres et les offrandes éparpillées parmi les coquillages disparaître dans des coffres étanches, s'en aller vers des laboratoires aux quatre coins de l'Europe. Les prières dès lors vivaient en nous. Nous ne pourrions échapper à l'errance solaire dorénavant sans refuge.

Nous, enfants du vent et de la constellation du Cygne, vieux nomades par la roue sacrée du Nord et de l'Ouest, du Sud et de l'Est, sommes des compagnons de route pour qui aspire à l'air pailleté de sel, de pollen, de pluie. Matin ciel et mer aux yeux de Monde, ce soleil conduit la Terre. Il s'élève et s'embrase jusqu'à faire apparaître la tendresse au front des femmes.

